

The background of the entire image is a sunset or sunrise scene with a gradient from light blue at the top to deep orange and red at the bottom. In the foreground, the dark silhouettes of a man and a dog are visible. The man is on the left, and the dog is on the right, both facing right. The title 'LA LOI DU PLUS FORT' is overlaid on the scene. 'LA LOI' and 'DU PLUS' are in a dark blue-grey color, while 'FORT' is in a large, bold font with a gradient from orange to dark red.

LA LOI DU PLUS FORT

Luc Blanvillain

casterman

La loi du plus fort

ici/maintenant

DES ROMANS QUI REGARDENT LE MONDE EN FACE

Sous la direction de Vincent Villeminot

Casterman
Cantersteen 47
1000 Bruxelles

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-20140-8
N° d'édition : L.10EJDN002184.N001

© Casterman 2019
Achevé d'imprimer en juin 2019, en Espagne, par Liberduplex
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Poligono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne)
Dépôt légal : juillet 2019 ; D.2018/0053/103
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

LA LOI DU PLUS FORT

Luc Blanvillain

casterman

16 JUILLET
(AVANT...)

On n'est pas au bord de la mer. On n'est nulle part. Pire, on est à Châtellerault (86100), juste à la sortie de la ville, sur la petite route qui mène à Targé, dont la seule animation connue est la fête à l'ail, qui se déroule le premier dimanche d'octobre. Mais on n'est pas le premier dimanche d'octobre, on est le 16 juillet. Le bitume fond sous la semelle des sandales. Tout en appréciant (un peu) la légère gluance (elle se demande si le mot existe) du revêtement qui ralentit ses pas, Léna pense à l'Angleterre, où elle n'est pas non plus.

Pourtant, elle devrait. C'était un projet d'un an d'âge, mûrement peaufiné, dûment financé, patiemment élaboré en étroite collaboration avec Clémence Dulac, sa soi-disant meilleure amie. Près de quatre cents mails échangés, le triple de SMS, de longues soirées Skype, d'interminables études comparatives et surtout, surtout, des sacrifices financiers dont elle ne se serait jamais crue

capable. La quasi-intégralité des sommes allouées pour son anniversaire, Noël et le bac français a été versée à la cagnotte ainsi que le produit de cent trois heures de baby-sitting difficiles chez des collègues de ses parents dont les enfants (Cléopée, huit ans, et Ulysse, cinq ans) présentaient peu ou prou les capacités d'obéissance de deux hyènes en chaleur.

Clémence et Léna devaient parcourir le Royaume-Uni en train et à vélo, suivant un itinéraire idéal, de Bed & Breakfasts en auberges de jeunesse, avec séjour à Londres, à Oxford, à Stratford, pèlerinage à Yate, la ville de naissance de J.K. Rowling, et mille autres merveilles, scones, thé, boîtes branchées. Grâce à Martin, son grand frère, Léna avait vaincu les réticences parentales, fait valoir que sa maîtrise de l'anglais en sortirait renforcée, multipliant ses chances d'intégrer (comme Martin) une grande école de commerce, et (comme Martin) de décrocher très jeune un poste de cadre dans une belle entreprise. Martin, malgré son impressionnante charge de travail, avait tout piloté. Elle lui vouait pour ça et pour tout le reste (le fait qu'il soit Martin) une reconnaissance éternelle, indéfectible et inaltérable.

Mais ça n'avait servi à rien.

Au dernier moment (à peine trois semaines plus tôt), juste après les oraux du bac de français, Clémence lui avait annoncé que, finalement, elle renonçait à l'Angleterre et partait en vacances avec Mathieu Baudrier, dans la villa des parents de ce dernier, à Saint-Raphaël. Une villa avec piscine.

Léna l'avait pressenti depuis longtemps, que Mathieu Baudrier serait un danger. Elle avait repéré bien avant Clémence la technique d'approche du jeune homme, ses manières excessivement cool (certes), son humour ravageur (d'accord), l'art consommé avec lequel il repliait les manches de ses chemises pour découvrir ses avant-bras torrides. Elle avait remarqué comment, à la faveur d'un devoir de maths, il frôlait, à l'aide desdits avant-bras, ceux, frémissants, de Clémence. Son amie avait résisté longtemps, ayant eu, depuis le CE1, à seize douloureuses reprises, le cœur brisé. Mais le soupirant était arrivé à ses fins au cours de la soirée d'anniversaire d'Éléonore Vandrel, le 4 mai. Et ensuite, tout avait été de mal en pis. même si, dans les premiers temps de leur idylle, Clémence avait juré que ça ne changeait rien, que le voyage n'était pas remis en question, que tout irait bien, que la vie était belle, elle jurait tout ce qu'on voulait, disait n'importe quoi, affichant la mine euphorique

d'un champion cycliste sous amphétamine, signe caractéristique d'une passion naissante. « L'amour, chez moi, c'est toujours hyper fatidique », avait-elle précisé.

Léna, quant à elle, n'est pas une incondi-
tionnelle de l'amour qui, à son avis, apporte surtout des ennuis et des complications. Elle préfère la vie et la liberté.

Se doutant que leur périple finirait par ne jamais commencer, elle avait étudié de près les conditions de remboursement, dans la FAQ de l'agence de voyages, et conclu qu'elle allait perdre pas mal de sous. Non sans amertume, elle s'était remémoré les longs moments passés à éponger de la compote bio chez les deux petites hyènes, et en avait conçu, à l'égard de Clémence, un ressentiment bien légitime. Martin l'avait soutenue autant que possible, lui suggérant des solutions, partir avec quelqu'un d'autre, par exemple, mais non, c'était *leur* projet. Pas question non plus de voyager seule, il y a des limites à la témérité, et Léna sait très bien qu'à notre époque, les sous-bois anglais regorgent de jeunes filles en fleurs enterrées à la hâte et que l'on identifie moyennant de coûteux tests ADN.

Donc, voilà, Châtellerault, juillet, début de canicule, les parents qui travaillent jusqu'en août,

Martin aussi parce que les premiers temps, dans une boîte, il est mal vu de poser des congés.

Léna marche sur la route de Targé où elle se promenait déjà quand elle était petite, en famille, à contrecœur. C'est une route sans rien, bordée de fossés souvent sales et ponctuée d'arbres maigres qui servent de repères. Une mare, aussi, sur la gauche, au bout de deux kilomètres. Arrivé à Targé, on fait demi-tour et on rentre. Bien sûr, elle se console, elle est raisonnable et pragmatique, comme Martin le lui recommande tout le temps. Un problème ? Un échec ? Tu remercies le destin. Tu rebondis. Si tu veux, plus tard, avancer dans la vie (et elle le veut), construire des trucs, créer, chaque revers est une occasion de s'aguerir. D'affermir sa volonté. D'apprendre.

Bon, pour l'instant, c'est plutôt moyen, question volonté. Elle se gave de séries, traîne vaguement sur Internet, mais les potes sont partis et postent déjà des photos énervantes et bronzées, elle se couche à deux heures du matin, se lève à onze, se recouche, sort faire un tour en ville mais en été les cafés vides sont cafardeux, alors elle marche sur la route de Targé, ça ou mourir...

Ce qu'elle aimerait, après ses brillantes études de commerce, ce serait créer une entreprise d'un genre nouveau, qui n'exploiterait personne,

qui produirait sans polluer des machines intelligentes et belles, elle ne sait pas encore exactement lesquelles mais elle rêve de systèmes écologiques voués à l'amélioration de la vie. Précise un peu ton concept, opine Martin quand elle lui en parle. Elle pourrait profiter de tout ce temps libre pour y réfléchir, mais son cerveau ne fabrique que des idées molles, rumine sa rancœur, digère douloureusement ses regrets.

En fait, ce qui serait bien, ce serait qu'il se passe quelque chose.

Elle glisse la main dans ses cheveux. Un point positif, ses cheveux. Ils sont bruns, épais, chatoyants, irisés et mériteraient largement des tas d'adjectifs et de métaphores comme dans un poème de Baudelaire qu'elle a étudié pour son bac et dont elle garde un bon souvenir. D'ailleurs, à bien y réfléchir, il lui semble qu'elle aime la poésie, parce que, comme elle, la poésie ne se laisse pas comprendre facilement.

Dans ses cheveux, donc, sa main rencontre une longue tige effilée. C'est un bijou que Clémence lui a offert, juste après sa trahison. Une fleur de métal. Léna rassemble négligemment ses cheveux en chignon (il est important de le faire négligemment) et pique la fleur dedans, genre bohémienne raffinée. C'est une fleur magnifique, il faut le

reconnaître, argentée, sertie de pierres brillantes, qui évoque un peu une baguette magique. Quand elle l'agite dans l'air, Léna lance des sorts muets.

Là, par exemple, elle le fait.

Et pour une fois, c'est efficace. Il se passe quelque chose.

Une sorte de tache floue vient d'apparaître au loin, dans les reflets éblouissants du soleil, sur le bord de la route. Cette tache bouge, maintenant, tremblote et grossit.

Léna replace la fleur dans son chignon, des mèches nonchalantes lui retombent sur le front, elle les repousse pour tenter de mieux voir et discerne une silhouette en forme de boule. Pour l'instant, elle ne peut pas en dire plus. Elle essuie ses mains moites sur le tissu imprimé de sa robe d'été, plisse les yeux et devine qu'il s'agit d'un animal. À cause de la poésie, peut-être, et de toutes ses lectures, elle suppose qu'il s'agit d'un lionceau. Ou peut-être plutôt d'un fourmilier. Un petit fourmilier. Non. C'est un chien. Il avance dans sa direction en tirant la langue et chacun de ses pas s'accompagne d'un *gling*. Un petit chien poilu avec un collier orné d'un... d'un grelot ?

Elle est tout de suite émue par le fait qu'il se dirige droit vers elle, sans la moindre hésitation, comme s'ils avaient rendez-vous là, au milieu de

nulle part, sur la route de Targé. Elle distingue son visage, maintenant (pas certaine que le mot s'emploie pour un chien mais pourquoi pas ? celui-ci a clairement un visage), il semble sourire et sa langue pend, comme pendent les langues des chiens sous la chaleur.

Ça y est, il est là, à ses pieds. Il s'assied. Elle s'accroupit. Ils ne sont plus seuls.

Elle n'y connaît rien, en chiens. Ni en arbres, ni en plantes, ni en pays. Parfois, l'état de son ignorance l'épouvante. Alors elle surfe frénétiquement sur Internet et s'efforce d'accumuler des données. Elle a ainsi découvert qu'il existe en Moldavie une rivière appelée le Prout. Le chien semble se demander à quoi elle pense. Il incline légèrement la tête. Comme il paraît vraiment sympa, elle pose la main sur cette tête, il remue la queue, c'est un coup de foudre.

Elle s'assied dans l'herbe et étend ses jambes pour mieux réfléchir. Son nouvel ami, qui a visiblement décidé de respecter scrupuleusement toutes ses décisions, s'allonge à ses côtés. Ainsi étalé, pattes comprises, il n'est pas beaucoup plus long que le tibia de Léna. Un tibia et demi, mettons. Elle a beau avoir de longues jambes, il faut voir les choses en face, ça reste un chien minuscule. Pas très utile en cas d'agression. Et tant qu'à

voir les choses en face, il faut reconnaître aussi qu'il ne gagnera probablement aucun concours de beauté. C'est un croisement entre le chien de Tintin et celui d'Obélix (elle a oublié leurs noms) avec, peut-être, un peu de Boule (ou Bill, elle ne sait plus lequel des deux est le chien). Pour la couleur, son pelage hésite entre le jaune sable à marée basse, le blanc neige fondue et le brun Choco BN.

Son collier n'apporte aucun renseignement utile, pas de nom, pas d'adresse. Il est effectivement muni d'une clochette qui tinte avec optimisme dès que le chien remue un peu. Et il remue beaucoup. Lorsqu'elle se relève, il sautille autour de Léna et pousse même un petit jappement adorable. Pour lui, les choses sont claires : elle est sa nouvelle maîtresse pour la vie, il lui vouera une éternelle fidélité, quand est-ce qu'on mange ?

Retour vers la maison. Rétrospectivement, tout prend sens. Elle n'est pas sortie pour rien. Cette rencontre était forcément prévue quelque part, inscrite dans des tablettes. Léna adore ce genre de pensées. Elle se demande si le petit chien a été abandonné sur le bord de la route par d'ignobles vacanciers ou s'il a pris la fuite de son propre chef. Dans les deux cas, elle doit l'adopter, c'est

évident. Et lui donner un nom. Comme toujours, ses parents protesteront pendant vingt-quatre à quarante-huit heures, comme quand elle a annoncé qu'elle partirait en Angleterre en juillet, avec Clémence.

Comme toujours, Martin la soutiendra.

Elle arrive. Dans la cuisine fraîche, elle cherche une gamelle, trouve un joli petit compotier en céramique que sa mère n'utilise jamais, le remplit d'eau, l'offre au chien qui y plonge le museau et produit des clappements réjouissants. Il reste un peu de hachis parmentier dans une barquette au frigo, il le dévore, il n'est pas difficile. Léna s'émerveille de l'extraordinaire capacité des petits êtres poilus à rendre le monde meilleur. Ça marchait déjà avec les peluches, quand elle était petite, et aussi avec Jipé, le frère de maman. Allez, elle s'enhardit, prend le chien dans ses bras, il lui lèche le nez, est tout léger, elle le monte dans sa chambre.

— Maintenant, on va te trouver un nom, annonce-t-elle.

Pour ce faire, la méthode est simple. L'idée lui est venue tout de suite. Deux points sont importants : que le nom soit poétique et que le chien se l'attribue lui-même. Elle étale sur le sol les poèmes photocopiés qu'elle a étudiés au cours de l'année,

soigneusement fluotés, retrouve au fond d'un tiroir un tampon encreur qu'elle utilise pour faire du scrapbooking et y presse délicatement la patte avant gauche de l'animal. Ensuite, elle ferme les yeux et dépose la bestiole sur les feuillets épars. Quand elle les rouvre, il est assis, immobile, et la contemple avec ce qu'elle suppose être de la dévotion. Sous sa patte, elle trouve un poème de Stéphane Mallarmé (1842-1898), merveilleusement incompréhensible, l'un de ses préférés. Et elle pousse un petit cri en découvrant le mot qui s'orne désormais d'une belle empreinte : « ptyx ».

Ptyx. Leur prof de français, M. Fogg, a passé au moins une heure sur ce mot. Personne ne sait ce qu'il signifie. Le poète ne l'a employé qu'une fois, dans son « sonnet en x » où il n'utilise que des rimes en – ix et en – or.

— *Sur les crédences, au salon vide, nul ptyx*, récite Léna.

Certains élèves ont prétendu qu'il l'avait inventé pour la rime, justement. C'est possible.

— Ptyx ! lance Léna en regardant le chien droit dans les yeux.

Il répond par son petit jappement. Il est d'accord. Finalement, les vacances ne commencent pas si mal.

16 JUILLET
(TOUJOURS, MAIS PLUS TARD)

Ensuite, diverses possibilités s'offrent à elle : ne rien faire, ne pas faire grand-chose, grignoter un truc, boire un truc, tchatter un moment avec Léonie qui est sur Skype mais à quoi bon, Léonie paraît entièrement absorbée par son besoin de trouver de l'herbe et de sortir en boîte ce soir, deux activités que Léna ne pratique pas (ne pratique plus, en fait) parce qu'elles lui procurent l'impression *physique* de sentir ses neurones fondre, et c'est flippant. Finalement, elle décide de prendre une douche. Ptyx la suit dans la salle de bains, avec beaucoup de naturel, et elle se demande un (bref) instant s'il est convenable qu'un chien, même mallarméen, voie sa maîtresse toute nue. Pourquoi pas, si l'on considère que la réciproque va de soi ? D'ailleurs, elle hésiterait à le laisser sans surveillance dans la maison vide. Ses parents tiennent à leur canapé ainsi qu'à divers bibelots qu'un coup de queue trop enthousiaste pourrait facilement abolir. Elle ôte donc

sa robe en regardant Ptyx dans les yeux, celui-ci se roule en boule sur le tapis de bain et s'endort aussitôt. Ils sont déjà un vieux couple. Sous l'eau tiède, elle rêve, c'est son activité préférée. Elle se demande si ses parents sont heureux, question qui n'a pas l'air de préoccuper beaucoup les gens de son âge, alors qu'elle est essentielle, lui semble-t-il. S'aiment-ils toujours ? Ils regardent ensemble des séries policières assez trash, lovés l'un contre l'autre dans leur lit king size. Ils travaillent dans la même société de courtage en assurances, gagnent suffisamment bien leur vie pour avoir fini de payer leur maison sur sous-sol avec jardin, dans un quartier résidentiel paisible, n'envisagent pas de déménager, passent leur mois d'août en Vendée. Elle ne les juge pas mais rêve de mieux. Ils l'encouragent, d'ailleurs, ont toujours veillé à ce qu'elle fasse ses devoirs. Et les succès de Martin les flattent.

Martin fait partie de ces gens qui réussissent tout. Quand on tire les rois, il a la fève, et s'il reprend une petite part de galette, juste par gourmandise, il y a une autre fève dedans. Le reste de sa vie est à l'avenant. Sa scolarité brillante, sa mention Très Bien au bac. Il n'a jamais raté une mayonnaise.

Tandis qu'elle fait mousser du shampoing sur ses cheveux normaux à sec (mais quand même sublimes), il semble à Léna, non, elle a sûrement

rêvé, percevoir quelque chose comme un claquement suivi d'un craquement. Quelqu'un de parano (elle l'est) pourrait s'imaginer que c'est le bruit d'une porte précédant celui d'un pas sur le parquet, au rez-de-chaussée. Il faudrait éteindre l'eau pour s'en assurer, mais un tel geste signifierait qu'il s'est peut-être *effectivement* passé quelque chose et, de plus, elle sait très bien que le silence revenu, après les trombes d'une douche, se peuple facilement de froissements fantômes et d'inanités sonores hautement suspectes. Le mieux est de faire comme si de rien n'était. La cabine, douillettement embuée, ne laisse voir du monde extérieur que des taches colorées qui se fondent les unes dans les autres et elle est presque certaine d'avoir fermé à clé la porte d'entrée.

Presque.

Malheureusement, deux nouvelles séries de sons se font entendre. D'indiscutables bruits, clairs, identifiables. De ceux qui, dans un contexte ordinaire, quand la maison est pleine, le dimanche matin, par exemple, seraient tout à fait rassurants, voire joyeux. Mais dans le cas présent, ils inciteraient plutôt à se jeter nue par la fenêtre en hurlant.

Il y a d'abord le pas lourd de quelqu'un qui monte l'escalier.

Et, juste après, les aboiements éperdus de Ptyx.

On dit que les pensées se bousculent dans la tête. C'est assez vrai, en l'occurrence. Celles de Léna se fracassent les unes contre les autres, se piétinent sans pitié, les plus rationnelles (papa a oublié un truc, il est revenu le chercher, même si ça n'arrive jamais), aussitôt supplantées par les plus cauchemardesques (un détraqué sexuel armé d'un bistouri s'apprête à défoncer la porte de la salle de bains ; le propriétaire de Ptyx, un mafieux moldave, vient régler ses comptes à coups de hache).

Assez bizarrement, Léna choisit de se rincer hâtivement les cheveux. Elle ne souhaite pas que son cadavre outragé soit retrouvé couvert de mousse. Puis elle bondit hors de la cabine de douche et enfile sa robe à la diable, sans se sécher. Après quoi elle attrape la fleur de métal et la serre dans son poing, prête au duel, elle a ses chances contre un bistouri : la tige de la fleur est très pointue, sa mère le lui a maintes fois fait remarquer, ce n'est pas un bijou, ce truc, c'est une arme, tous les bijoux sont des armes, maman. Ptyx aboie toujours, montre les dents, fixant la porte où quelqu'un, soudain, frappe trois coups timides.

— Léna ? C'est moi.

Quelques secondes pour comprendre cette phrase qui, sur le moment, présente à peu près autant de sens qu'une rune sur une tombe celtique.

Le cœur se calme, l'estomac aussi, Ptyx ne jappe plus. Les pensées cessent de se bousculer et font place à l'évidence qui elle, comme chacun sait, s'impose : Martin se tient de l'autre côté de la porte (ou un mafieux moldave ayant exactement la même voix que lui, mais non, Léna, c'est peu probable).

Elle tire lentement la clenche du loquet, entrebâille la porte, jette un œil.

C'est bien Martin, mais quelque chose cloche.

Outre qu'il n'a rien à faire ici, puisqu'il travaille à Tours, il... il... quoi ? Il n'est pas tout à fait Martin. Le Martin qui la regarde maintenant avec une sorte d'ébahissement triste semble avoir rapetissé, il est, voilà, tout maigre, et jaune, et, oui, mal lavé, il sent la sueur, le vin, le vin vomi. Ptyx s'approche du nouveau venu en agitant son grelot et Léna remarque que l'encre, sur sa patte, n'est pas encore sèche, il macule le lino d'empreintes assez jolies. Martin baisse les yeux sur lui mais ne dit rien ce qui, en soi, justifierait les pires inquiétudes. Léna sent des gouttes glacées lui couler dans le dos. C'est le moment de lancer quelque chose d'intelligent. En général, dans ces cas-là, elle fait le contraire.

— Tu veux prendre une douche ?

Bien vu. Son frère, en mode rescapé, traîne son corps meurtri jusqu'à la maison familiale, et elle

lui propose de prendre une douche. Elle pourrait aller lui chercher ses chaussons, tant qu'elle y est.

Mais, à sa grande surprise, il hoche la tête.

— Excellente idée. Si tu as fini.

Et, d'un geste épuisé, il commence à ôter sa chemise, comme si elle n'était pas là. Elle attrape Ptyx et sort prestement.

Ensuite, elle tente de faire le point.

C'est Martin lui-même qui le lui a enseigné. Dans les situations complexes, on prend le temps de faire un point. On résume.

Jusqu'à ce qu'elle déverrouille la porte de la salle de bains, son frère était un jeune homme épanoui, actif, dynamique et très beau. Sur ce dernier aspect, elle se sait peu objective car elle l'a toujours considéré comme une référence absolue en matière de séduction. À côté des siens, franchement, les avant-bras de Mathieu Baudrier font pitié. Or, Martin n'est plus que l'ombre, le reflet, le lointain souvenir de lui-même.

Les hypothèses fusent (elles ne savent pas faire autrement). Il est malade. Gravement. Au terme d'un long combat contre une maladie cruelle qu'il a cachée à sa famille, il s'en est revenu mourir au pays. Avant de s'étendre sur son lit de mort, il prend une bonne douche. Non. Il est amoureux. L'amour

rend jaunâtre et puant, c'est connu. Et d'ailleurs, maintenant qu'elle y pense, à propos de puanteur, elle est presque certaine d'avoir perçu un effluve de tabac quand il a ôté sa chemise. Il s'est remis à fumer. Elle se souvient du beau briquet qu'elle lui a offert, trois ans plus tôt, mais chasse cette réminiscence qui n'apporte rien. Il faut se concentrer. Se recentrer sur le point crucial. Ptyx, sensible à la gravité de l'instant, darde sur elle un regard plein d'empathie consternée. Ou il se demande s'il reste du hachis. Peut-être que Martin a faim, lui aussi ? Pourquoi est-il si maigre ? Pourquoi maigrit-on ? Il a des ennuis. Des problèmes préoccupants. Et, par un formidable caprice du destin, elle n'est pas partie en Angleterre. Elle va pouvoir l'aider. C'est merveilleux.

Elle fait un café très fort, hésite à préparer un gâteau. La voisine a offert un panier de bigarreaux du jardin, et Martin aime le clafoutis mais dans les milliers de films qu'elle a vus, elle ne se rappelle aucune situation d'urgence où l'héroïne commence par dénoyauter deux kilos de cerises. Elle ouvre un paquet de chips au bacon, s'installe à la table de la cuisine et attend, en caressant nerveusement la tête de Ptyx, couché sur ses genoux. Il supporte sans broncher cet aplatissement agaçant. C'est un bon chien. C'est son chien.

Martin finit par descendre. Il a enfilé un vieux tee-shirt et un caleçon moche, ça lui va très bien. Dans son visage émacié, ses yeux noirs brillent sans joie. Il accepte le café mais refuse les chips. Mieux vaut ne pas le brusquer, elle attend. Elle aimerait surtout savoir s'il compte rester un petit moment. Songeur, il contemple le frigo en acier brossé gris. Il ne la regarde pas, ne lui demande rien, ne lui pose aucune question sur l'Angleterre. Pourtant, elle l'a appelé dès qu'elle a appris que son projet tombait à l'eau. Mais là, c'est comme s'il avait oublié, comme s'il évoluait dans un autre espace-temps.

Une idée frappe Léna : Martin est *déprimé*. Vraiment déprimé. La voilà, sa maladie grave. L'âme est atteinte. D'un geste mécanique, elle glisse une chips dans la gueule de Ptyx, puis une autre, puis beaucoup d'autres. Le petit chien les écrase d'un coup de dent, surpris par leur faible résistance, et rouvre la gueule.

— J'ai démissionné, dit Martin.

D'un même mouvement, Léna et Ptyx tournent la tête vers lui. Le grelot du petit chien tinte.

— Comment ça ? articule-t-elle.

C'est fichu, aujourd'hui, pour les réponses intelligentes. Tant pis. Certains moments, dans la vie, sont au-dessus de nos forces. Elle en a anticipé quelques-uns, par exemple elle sait très

bien comment elle réagirait si sa mère, assise à cette même table à la place de Martin, lui avouait, l'air absent, qu'elle a un amant. Mais ce n'est pas la question. Elle repense aux efforts colossaux déployés par son frère pour se faire recruter dans cette entreprise tourangelle, au poste de DRH, voici un an, lui le jeune diplômé ambitieux, aux heures qu'elle a passées à lui faire répéter des phrases, réciter son C.V., elle se remémore les récits épiques de ses hauts faits dans la société, la stratégie qu'il a su mettre en œuvre pour devenir, presque, l'ami du PDG, Bouvreuil, un nom qui ponctuait toutes les conversations. Et depuis, les photos sur Facebook, son stage de *team building* au Laos, ses succès, sa progression, son sourire. La dernière fois qu'elle l'a vu, un mois et demi plus tôt, il l'affichait encore partout, ce sourire, au bar avec les anciens potes, devant les filles qui gloussaient. Un sourire qui rendait folles toutes les copines de Léna.

— Trop long à expliquer.

Il vient de répondre. Ou plutôt d'annoncer qu'il ne répondrait pas. Il lui fait ce coup-là, à elle, sa complice, sa confidente, sa petite sœur. Elle en est si stupéfaite que Ptyx pousse un discret gémissement. Conscient, peut-être, de l'incongruité de sa déclaration, Martin ajoute en la regardant, cette fois, droit dans les yeux :

— Léna, je ne peux pas tout te dire. C'est trop tôt. Mais ce monde... (il esquisse un geste dégoûté en direction du monde) ce monde est atroce. Je ne pouvais pas rester.

Elle déglutit tandis que ses pensées recommencent leurs bousculades échevelées. Que s'est-il passé ? Elle *doit* savoir. Tout de suite. Autrefois, elle aurait fait mine de bouder, se serait assise sur les genoux de Martin en minaudant, mais c'est devenu impossible. Une voix, qu'elle s'efforce de faire taire, signale que si Martin a démissionné, c'est qu'il va demeurer longtemps à la maison, avec elle, et que c'est la meilleure nouvelle depuis des siècles. Une autre lui conseille de garder ses questions pour elle et elle obéit.

— Tu lui as donné un nom ? demande Martin.

Elle sourit.

— Ptyx.

Il sourit.

Il ne lui dit pas que ses propriétaires sont peut-être morts d'inquiétude, qu'ils ont sûrement placardé des affichettes, qu'il faut se renseigner à la mairie, aller à la SPA, que les parents seront furieux. Elle déborde de gratitude pour ce silence et pour ce sourire fragile, nouveau, qu'il lui offre.

— Je prendrais bien quelques chips, si Ptyx n'a pas tout bouffé, dit-il.

Au fond, c'est une bonne journée. Vraiment. Un peu comme une journée d'autrefois qui aurait lieu aujourd'hui.

Certes, Martin est toujours aussi triste et taciturne, mais Ptyx le réconforte efficacement, à défaut de le consoler. Ils reprennent tous les trois la route de Targé, et Léna découvre qu'on peut marcher longtemps en silence sans s'ennuyer. Pas tout à fait en silence. Le grelot de Ptyx scande leurs pas. Ensemble ils forment presque une petite bande dans la campagne déserte, écrasée de chaleur.

Au retour, en l'absence de nouveaux éléments concernant l'animal, ils concluent d'un commun accord que ce dernier a bien été abandonné et que son adoption est tout à fait légitime.

Ensuite, sieste, chacun dans sa chaise longue, sur la terrasse. Martin sombre peu à peu dans un sommeil pénible, sursaute et grommelle. Lorsque

Ptyx le rejoint sur le transat et s'allonge sur son ventre, les mains crispées du jeune homme agrippent le petit chien et s'y accrochent comme à une bouée dans la tempête. Il ressemble peut-être à l'enfant que Léna n'a pas connu. Il avait déjà huit ans quand elle est née et c'est lui qui veillait sur ses cauchemars. Cette inversion des rôles la réjouit autant qu'elle l'inquiète. Sera-t-elle à la hauteur ? Pour l'instant, elle ne s'en tire pas trop mal.

Quand Martin dort vraiment, elle dénoyaute les bigarreaux et prépare le clafoutis. Il se réveille, se régale et en reprend.

Une bonne journée, donc.

Jusqu'à l'arrivée des parents.

Léna et Martin auraient dû mieux anticiper le choc que produirait sur leurs géniteurs éreintés la vue de leurs fils et, simultanément, celle de Ptyx. Peut-être eût-il fallu, par exemple, dissocier les deux événements, attendre quelques heures pour leur parler du chien. Mais ni le frère ni la sœur n'ont conçu de plan et leurs père et mère les découvrent tous les trois blottis dans le canapé, devant le quatrième épisode de la première saison de *The Leftovers*, que Léna ne connaissait pas. Il y est question de disparitions inexplicées et de deuil.

La porte d'entrée s'ouvre, les deux voix parentales chantent : « C'est nous ! » à l'unisson (à l'origine, ce *c'est nous* modulé était sans doute une espèce de blague, il s'est figé en rituel). Léna et Martin se recroquevillent dans les coussins sous l'œil surpris de Ptyx qui, oreilles dressées, s'apprête à faire fête aux nouveaux venus. Quelques secondes de répit, bruits familiers dans le vestibule, clés, sacs, soupirs. Léna s'aperçoit qu'elle a instinctivement coupé le son de la télé. Sur l'écran, un homme au regard grave semble l'examiner avec réprobation.

Leur père, probablement alléché par les parfums pâtisseries, gagne directement la cuisine. Leur mère pénètre donc seule dans le salon. Le premier coup d'œil qu'elle y jette est négligent, routinier. Son cerveau est en veille, comme un ordinateur, il lui faut un peu de temps pour se rallumer et enregistrer que Léna n'est pas seule sur le sofa mais qu'il y a un grand type maigre avec elle et oh, mon Dieu, ce type ressemble à Martin, horreur, *c'est* Martin affligé d'un sida en phase terminale et oh, oh, il y a aussi une bête qui tire la queue et remue la langue, ou le contraire, et qui met des poils partout, ça ne va pas du tout, ça tourne, il fait trop chaud, de l'air...

— Maman ! crie Martin en se précipitant pour secourir sa mère qui chancelle bizarrement, comme si elle exécutait une espèce de danse du ventre très ratée.

Alerté, leur père surgit, une énorme part de clafoutis à la main.

Ptyx l'accueille d'un jappement joyeux et pendant un petit moment (qui paraît long) personne ne dit rien.

Nouvelle bousculade dans la tête de Léna qui se demande, entre autres, s'il ne faudrait pas bricoler un mensonge provisoire, en catastrophe, dire que Martin a pris un congé et qu'il a voulu leur faire une surprise, histoire que sa mère reprenne des couleurs et que son père avale sa bouchée.

Mais non, tout se passe le plus mal possible. Martin qui tient toujours dans les siennes les mains maternelles annonce d'emblée qu'il a démissionné. Le clafoutis s'écrase au sol et leur mère cligne des yeux à toute vitesse.

— Qu'est-ce que c'est que ce chien ? s'enquiert-elle.

Au fond, dans les situations exceptionnelles, tout le monde est à peu près aussi nul en réactions intelligentes.

— C'est Ptyx, explique Léna. Il a été abandonné par des gens dégueulasses. On l'a sauvé.

— Comment ça, démissionné ? répond papa.

La suite est confuse. Le seul à être vraiment efficace, c'est Ptyx qui nettoie parfaitement le plancher en faisant disparaître le clafoutis. Maman, avec un détachement inquiétant, ôte ses chaussures puis s'assied en tailleur sur le tapis et c'est très gênant à cause de sa jupe courte. Papa répète plusieurs fois : « Comment ça, démissionné ? » À force, les mots semblent se vider de leur sens. Ils évoquent une incantation dans une langue étrangère sifflante. Martin se laisse tomber pesamment sur le canapé et remet le son de la télé qui s'exclame : « Nous finirons par en avoir le cœur net, madame Petterson. »

Léna, tétanisée, essaie de toutes ses forces de les transporter tous ailleurs, plus tard ou beaucoup plus tôt, dans un petit coin tranquille du passé. Mais la réalité insiste, les parents se mettent à parler de plus en plus fort, Léna voit se raidir des tendons dans leur cou, ils sont rouges et prononcent des phrases qu'elle ne comprend pas. Peut-être parce que Martin monte à mesure le son de la télé. Le niveau sonore global devient insupportable, et Ptyx aboie plaintivement.

Puis, brusquement, Martin éteint le poste. Par réflexe, tout le monde se tait. Un silence bourdonnant s'installe. Le jeune homme s'ébroue, inspire

longuement, les yeux mi-clos et rassemble son courage. Il s'apprête à parler.

Enfin. Léna a même le temps de concevoir un peu de dépit à l'idée qu'il réserve à leurs parents la primeur de ses explications.

Au lieu de quoi, un événement stupéfiant se produit, auquel, au fil de sa vie déjà bien remplie, elle est certaine de n'avoir jamais assisté.

Martin lève la tête, regarde sa famille réunie, et éclate en sanglots.

Pourtant, les choses, avec cette facilité qui a toujours beaucoup déconcerté Léna, recouvrent assez vite un semblant de normalité. Tel est le pouvoir des choses. Comme quand grand-père est mort. Léna avait dix ans. Une faille béante s'était ouverte en elle, et le monde entier vacillait au bord. Elle était sûre que plus rien, jamais, ne serait comme avant, qu'on allait vivre déchirés jusqu'à la fin.

Ses grands-parents résidaient au sixième étage d'un immeuble, et Léna adorait prendre l'ascenseur quand elle leur rendait visite. C'était un ascenseur exigu. À quatre dedans, il fallait se tasser. Elle plongeait le nez dans le manteau parfumé de sa mère et Martin la chatouillait. Le jour des funérailles, les employés des pompes funèbres avaient ouvert une trappe dans la paroi du fond de l'ascenseur pour y loger le cercueil. Léna n'avait jamais prêté attention à ce panneau coulissant qui permettait de transformer l'appareil

en monte-charge. L'espace béant ainsi révélé, associé ensuite au trou dans la terre du cimetière, lui était apparu comme l'entrée des enfers. Elle n'avait plus jamais pris cet ascenseur.

Mais à part ça, tout était progressivement revenu à la normale. Juste après l'inhumation, grand-mère avait réuni les proches pour une petite collation et tonton Jipé avait fait une blague sur grand-père en avalant un biscuit. Quelqu'un avait ri. Et Léna, écarquillant ses yeux rougis, avait constaté pour la première fois que les pires cataclysmes s'effacent, ne laissant, comme les monstres préhistoriques, que quelques maigres traces à la surface de la terre.

C'est ainsi qu'après avoir pleuré une ou deux minutes, Martin essuie ses larmes, aidé par Ptyx qui les lui lèche. Puis, accablé de honte, il monte dans sa chambre sans un mot, laissant Léna affronter seule les parents.

Elle essaie bien de disparaître, à la faveur d'une fragile flaque de silence au cours de laquelle les deux adultes, hébétés, contemplent la place vide de Martin dans le canapé. Elle esquisse quelques pas vers la sortie, suivie de Ptyx, mais au moment où elle atteint le perron, sa mère l'appelle.

— Léna !

- Oui maman ?
- C'est non.
- Quoi ?
- Le chien. Tu le ramènes tout de suite.
- Mais...
- Tout de suite.

Dans ces cas-là, d'habitude, elle pratique *l'obéissance apparente*, qui est une variante de la désobéissance passive. C'est Martin qui lui a appris la technique : on ne répond pas et on *donne l'impression* de s'exécuter. Mais en fait on laisse traîner le problème et, grâce au prodigieux pouvoir des choses, il disparaît de lui-même. Par exemple, pour les cartes de vœux : sa mère exige que Léna adresse tous les ans ses vœux aux membres de la famille, même les plus éloignés. Or elle ne déteste rien tant que d'écrire des cartes de vœux (c'est faux, elle hait encore plus les compositions d'histoire), donc elle laisse traîner, elle dit oui, qu'elle va le faire, elle élude et si elle tient tout le mois de janvier, après, c'est bon, il est trop tard pour les vœux et sa mère n'y pense plus.

En l'occurrence, avec Ptyx, ça risque d'être un peu plus compliqué mais elle essaie quand même. L'ordre de sa mère est absurde, où veut-elle que Léna le *ramène* ? Heureusement, elle est très perturbée, toujours en tailleur pieds nus sur le tapis,

la jupe retroussée, comme pour une séance de yoga sur un site louche. Léna fait signe au petit chien de la suivre et elle sort dans l'air tiédi du soir. Il est ravi mais, de toute façon, il est ravi quoi qu'il fasse. Même les larmes de Martin semblaient avoir bon goût.

Ils se promènent longuement. Elle réfléchit, se concentre le plus possible. Martin a pleuré, bon, c'est choquant, mais quelle est la signification de ces pleurs ? Il a pleuré comme un enfant, oui, un enfant contrarié, frustré. Il s'est essuyé le nez avec rage, comme s'il avait été... humilié. Martin est orgueilleux. Au ping-pong, il jette sa raquette quand il perd ; au poker, ses cartes ; et sa manette devant GTA. Quelle partie a-t-il pu perdre ? Au point d'abandonner le jeu ? De démissionner ?

Sur le monde de l'entreprise, Léna ne connaît que ce qu'il lui a raconté, et qu'elle a écouté religieusement. Il y a toujours des missions. Des projets. Des challenges. Des défis. Les mots lui reviennent. Il a échoué. Peut-être s'est-il montré trop ambitieux, trop sûr de lui ? Il a dû se faire des ennemis qui, au premier faux pas, se sont acharnés sur lui.

Et après ?

S'apercevant qu'elle a marché jusqu'au centre-ville, elle s'assied sur un banc, et Ptyx la rejoint

d'un bond. Elle a presque un peu froid, c'est agréable. Elle constate également qu'elle n'a pris ni son sac ni son portable. Inquiétude immédiate. Elle a laissé sa famille en plein drame. Et si, au retour, elle trouvait son frère pantelant, les dents rougies par le sang de leurs parents égorgés ? Il faudrait qu'elle ose un jour demander à ses copines si elles sont, elles aussi, traversées par ce genre de pensées.

Elle espère qu'il n'y a pas une histoire de harcèlement sexuel derrière tout ça. Une plainte. Elle a entendu parler d'un type qui massait les pieds de ses collègues. Elle vérifiera, quand elle aura récupéré son portable, si quelqu'un ne l'a pas balancé sur Twitter. Mais non, c'est impossible. Martin sait se tenir, avec les filles. Elle ne l'imagine pas se jeter sur quelqu'un pour lui masser les pieds.

Donc ? Donc c'est simple, quoi qu'il ait fait, elle doit lui dire qu'elle ne lui en voudra jamais, qu'elle ne lui fera pas le moindre reproche. C'est comme ça. C'est son frère. Elle sera toujours de son côté, le défendra. Et, mieux encore, elle lui rendra le sourire par n'importe quel moyen. Elle ne doit pas lui poser de questions, il lui révélera son secret quand il l'aura décidé.

Voilà, fin du débat intérieur. On rentre. Il est déjà plus de huit heures et elle pense au clafoutis

avec convoitise. Il est parfaitement réussi, pas trop cuit, crémeux, finement nappé d'une couche de vanille caramélisée. Passant la main dans ses cheveux, elle y retrouve la fleur de métal. Cette fleur est désormais son insigne, son emblème, son épée. Elle sera comme elle, épanouie et inflexible.

Après une petite demi-heure supplémentaire de flânerie, au cours de laquelle elle a laissé vagabonder ses pensées (ce qu'elles font naturellement quand elles ne se bousculent pas), après s'être demandé où en étaient Clémence et Mathieu et ce qui se passait à l'endroit d'Angleterre où, à cet instant précis, elle aurait dû se tenir, bref, après avoir un peu oublié Martin, elle est très surprise, en rentrant à la maison, d'y tomber sur ses parents mutiques et figés, pincés, assis autour de la table avec l'air d'y fomenter une tuerie de masse.

— Bonsoir, hasarde-t-elle.

Ils ne répondent pas.

Plus inquietant, ils ne font aucun commentaire lorsque Ptyx, avec un naturel déconcertant, plonge voluptueusement le nez dans l'adorable compotier en céramique devenu sa gamelle pour y boire à longs traits. Léna n'ose tout de même pas ouvrir le frigo pour voir si elle ne pourrait pas lui trouver quelque chose à grignoter. Elle se promet de lui

acheter ce qu'il faut dès demain. Avec tout ce qu'elle a économisé en n'allant pas en Angleterre, elle a de quoi nourrir un chenil.

Combien de temps les parents vont-ils conspirer autour de la table ? Ils le font dans les très grandes occasions. Quand il a fallu annoncer à Léna qu'elle serait opérée de l'appendicite, par exemple.

Elle monte, s'arrête devant la chambre de Martin et frappe à la porte. Pas de réponse. Elle entre et le découvre allongé sur son lit, les yeux au plafond, dans une attitude de parfait cadavre. Mais il respire. Ptyx bondit sur la courtepoinette. Elle s'assied près d'eux et cherche les mots appropriés pour dire à son frère son amour, son indéfectible soutien. Elle ne trouve rien et hésite à lui prendre la main. Mais cette main lui paraît énorme, tout à coup, pleine de grosses veines bleues qui l'intimident.

Quand elle émerge de ses pensées, Ptyx s'est endormi, la truffe nichée sous l'aisselle de Martin qui lui caresse négligemment la tête.

Au bout d'un moment, elle finit par s'ennuyer un peu.

— Je te le laisse, dit-elle. Tu me le rendras s'il t'embête.

Il acquiesce imperceptiblement. Elle sort, redescend l'escalier sans faire craquer les marches (des années d'entraînement) pour tenter d'espionner ses parents. Des bribes lui parviennent. Elle entend sa mère prononcer « dépression aiguë » et « décompensation ». Depuis qu'elle a vu un psychologue, cinq ans plus tôt, suite à un début de *burn out*, elle adore employer ce genre de vocabulaire et poser des diagnostics à l'emporte-pièce. Elle pense que M. Viard, leur voisin, est un Pervers Narcissique et sa femme une Obsessionnelle Compulsive. Elle se considère, quant à elle, comme une adulte HP (à Haut Potentiel). Elle a fait plusieurs tests sur Internet, dont les résultats vont dans ce sens. Papa évite de la contredire, en général.

Cette fois, pourtant, la discussion est vive. Ils sont abasourdis, forcément. Aussi loin qu'elle se souvienne, Léna a toujours entendu ses parents vanter les mérites de Martin, ses capacités hors du commun, son sens de l'initiative. Ils lui ont fait suivre des cours particuliers de maths pour qu'il décroche la mention Très Bien au bac et intègre les meilleures classes préparatoires puis une prestigieuse école de commerce. Ils ont déboursé des sommes astronomiques pour payer ses études, son loyer.

Léna monte se coucher.

Elle va avoir besoin de forces.

17 JUILLET

Le lendemain, Ptyx la réveille tôt. Il est revenu dans sa chambre, a envie de sortir et le manifeste par des gémissements polis. Léna aurait préféré faire la grasse matinée pour ne pas avoir à croiser ses parents qui partent au travail vers huit heures et demie. Il n'est encore que sept heures.

Elle s'habille en vitesse et descend l'escalier sans bruit. Ptyx ruine ses efforts à cause de son grelot.

De toute façon, son père est déjà dans la cuisine. Pas rasé, les traits tirés, il ressemble davantage à Martin et ça lui va bien. Léna hésite à sortir en se contentant de quelques mots de circonstance, mais il lui adresse un regard implorant qui lui fend le cœur. Il désire être rassuré. Elle vient s'asseoir à côté de lui.

— Est-ce qu'il t'a parlé? lance-t-il sans préambule.

Elle soupire.

— Non, papa, il ne m'a rien dit. Mais laissez-lui du temps. Quand il se sera remis, il trouvera un autre boulot.

Il secoue la tête, agacé.

— Parce que tu crois que c'est pour ça que je m'inquiète ?

Ben oui, elle croit que c'est pour ça. Depuis qu'elle est petite, on lui rebat les oreilles avec ces histoires d'emplois, de postes, de jobs, de situations, de carrières. Tout l'incline à penser que son père n'a pas bondi de joie en apprenant que Martin venait de bousiller son C.V. Mais il remue la tête de plus belle.

— Tu ne vois pas qu'il est détruit ?

Détruit ? Si, un peu. Mais bon, on va le reconstruire. Il reste des bigarreaux.

— Ton frère a été *harcelé*, Léna. Harcelé. J'en suis sûr. Il n'y a pas d'autre explication. Tu entends ?

Elle entend.

— Il faut que j'aille promener Ptyx, papa.

Le plus inquiétant, c'est que son père se contente de hocher la tête. Il l'aurait pareillement hochée, peut-être, si elle lui avait annoncé qu'elle partait vendre son corps sur Internet. Elle sort, suivie de Ptyx qui a patienté sans protester et qui, maintenant, gambade autour d'elle. Songeuse, elle prend à nouveau la direction de Targé, plutôt que

de se diriger vers le centre-ville. Au retour, elle passera par la boulangerie et achètera des croissants pour Martin et Ptyx. Cette perspective lui fait jeter un coup d'œil réflexe à sa hanche pour vérifier que, cette fois, elle a bien emporté son sac et son porte-monnaie.

C'est dans ce bref déplacement du regard qu'elle capte quelque chose.

Elle ne sait pas quoi. C'est juste une sensation étrange, un peu désagréable. Le sentiment d'être observée. Elle se retourne carrément, scrute les alentours : leur maison, celles des voisins, les voitures garées, les arbres, les jardins. Non, rien d'anormal. Beaucoup d'habitants du quartier sont déjà partis en vacances et des histoires de cambriolage courent, comme chaque année. Mais il ne s'est rien produit de tel depuis longtemps dans ce coin tranquille. Les résidences sont sous alarme. Dans l'air encore vif du matin, quelques oiseaux passent en sifflant. Elle n'y connaît rien non plus, en oiseaux.

Elle se raisonne, se rappelle qu'elle est parano et que, de toute façon, Ptyx veille sur elle. D'ailleurs, il ne paraît pas inquiet. Il court loin devant. Et s'il ne revenait pas ? Elle n'a pas de laisse et n'en achètera jamais. Leur union repose sur un consentement mutuel.

Bientôt, elle oublie son anxiété et décortique mentalement sa conversation avec son père. C'était délirant, non ? Et pourtant, s'il avait raison ?

Elle fronce les sourcils, soucieuse, tracassée par le doute. Elle n'arrive pas à penser sereinement, quelque chose la gêne. Un bruit agaçant l'empêche de réfléchir. Un bruit de moteur. Derrière elle. C'est ça. Elle se retourne. Une voiture approche, sur la route. Une vieille bagnole de vieux, à en juger par la pétarade nauséabonde, un de ces diesels mal réglés qui flinguent la planète. Elle se demande qui peut rouler de si bon matin, en juillet, entre Châtellerauld et Targé. Puis l'évidence s'impose : ce sont les propriétaires de Ptyx, un couple de retraités, qui arpentent la campagne depuis hier pour tenter de retrouver leur chien, évadé au cours d'une pause camembert. D'ailleurs la voiture ralentit, se gare maladroitement sur l'accotement, à deux pas du fossé. Dans quelques secondes, une octogénaire en larmes va s'en extraire et prendre Ptyx dans ses bras en l'appelant Billy.

Mais non.

Rien à voir.

Tellement rien à voir que Léna réprime un fou rire. Une fille vient de sortir de l'antique automobile. (Elle reconnaît le modèle, c'est une Peugeot 206. Elle ne s'intéresse pas non plus

aux voitures mais le grand frère de Clémence a la même). Et pas n'importe quelle fille. Léna la classe immédiatement dans la catégorie Très-belle-mais-qui-s'en-fout, catégorie à laquelle elle a toujours rêvé d'appartenir, elle-même se rangeant parmi les Pas-assez-belles-pour-s'en-foutre. (Ce genre de classement l'insupporte elle-même, ça ne risque pas de faire évoluer les mentalités ni de vaincre le machisme dominant, comme le lui rappelle tous les jours Clémence, mais bon, elle ne peut pas s'en empêcher. D'ailleurs, elle classe aussi les garçons. Elle met les gens dans des cases. Sa mère y voit une forme de névrose d'angoisse qui...)

— Bonjour, dit la fille. Est-ce qu'il y a un camping, dans le coin ?

Léna est en légère surchauffe. Elle continue d'observer la nouvelle venue, remarque ses fringues négligées, jean informe, vieilles tennis, tee-shirt délavé (caractéristiques de la sous-catégorie « qui-s'en-fout ») et ses cheveux d'un noir spatial, ses yeux limpides, en amande, ses pommettes, ses fossettes, ses lèvres à désespérer les meilleurs chirurgiens esthétiques, autant d'attributs qui la font automatiquement passer de « Très-belle » à « Carrément-canon ». En même temps, elle s'efforce d'intégrer cette